

vaux, il m'est arrivé de déboucher sur une ligne, au moment où un train passait. Nos chevaux n'avaient jamais vu de locomotive. Une terreur les saisit qui les emporta de tous côtés dans une circonférence de cent milles. Il me fallut cinquante-cinq jours pour les réunir à nouveau. D'autres fois, c'est un orage qui s'élève, — une de ces tempêtes de la Prairie, pareilles à des cyclones. L'énorme masse vivante est réunie en un seul groupe autour duquel tourbillonnent les *cowboys* au galop. Il s'agit de mettre en rond les bêtes littéralement affolées par le tonnerre et les éclairs. On y réussit à coups de revolver tirés par dizaines sous les mufles dressés. Si ce mouvement giratoire était brisé, le colossal troupeau, fonçant d'un seul côté, — jadis les bisons sauvages faisaient ainsi, — briserait, foulerait, comme autant de pailles, les hommes et les chevaux.

« Un pareil métier dans un pareil milieu veut des hommes d'une énergie invincible et décidés à tout. Autant dire que la composition d'une équipe dans un *ranch* ressemble à celle d'un bataillon dans la Légion étrangère de France. Le rebut du monde civilisé se trouve échoué là. A *Fer de Lance*, nous avions un cuisinier Allemand, un *cowboy* Italien, deux *cowboys* Français, et, parmi les Américains, des déclassés tels que Billy, le fils d'un pasteur de Chicago. Ce dernier nous faisait rire aux larmes, le soir, en nous racontant les souvenirs de son adolescence, passée tout entière dans un de ces collèges mixtes qui font chez nous

l'objet d'études sérieuses de la part d'écrivains venus ici en mission. J'eusse voulu qu'un de ces graves constructeurs d'articles écoutât Billy nous décrire la classe de dessin, et ses voisines occupées à crayonner de magistrales académies masculines, tandis que lui-même se livrait de préférence à la reproduction de l'anatomie féminine! Il y avait aussi parmi nous des personnages énigmatiques qui ne parlaient jamais de leur passé : un autre Français par exemple, dont, encore aujourd'hui, j'ignore le vrai nom. Il se faisait appeler Jean Bernard. C'était le plus habile lanceur de lasso de la Prairie. Il avait réellement, lui, la passion, presque la folie du danger. Un jour, et pour être sûr de ne pas lâcher un cheval indompté, il s'attacha les poignets aux rênes par des nœuds coulants, et le voilà parti à fond de train. Il eut les deux bras cassés à deux endroits, et il y serait resté, si Herbert n'avait arrêté le cheval d'une balle dans les poumons. Je n'ai pas su davantage le nom d'un Hollandais que l'on appelait Frank tout court. Ivre de whiskey, un soir, dans une petite ville de l'Ouest, il s'avisa de chasser de l'hôtel une vingtaine de voyageurs en les menaçant de son revolver. Il se barricada dans la maison, où il soutint un siège en règle. Le thermomètre marquait vingt degrés au-dessous de zéro, en sorte qu'ayant voulu continuer de boire pour se réchauffer, il tomba enfin derrière la porte, comme une bête écrasée. Cette extravagante équipée s'acheva de la sorte, et ne coûta pas une

goutte de sang. Frank l'eût payée cher, s'il n'eût été, à jeun, le meilleur garçon du monde, et surtout l'intime ami d'un autre personnage, qui jouissait d'une autorité légendaire, le comte de La Chaussée Jancourt. Ce gentilhomme belge, perdu de vue depuis longtemps par sa famille, me rencontra un jour au fond de la réserve Indienne. Il était à cheval avec ses deux femmes, deux véritables *squaws*, qui l'escortaient, à cheval aussi, et le fusil sur l'épaule comme lui. Il me dit, avec une expression de vanité bien singulière dans de pareilles circonstances : « Vous êtes le Français « de *Fer de Lance*. Moi, je suis le comte de La « Chaussée Jancourt, bachelier ès lettres et ès « sciences... » Il avait la mine d'un détrousseur de grands chemins. Je me gardai bien de manifester le moindre étonnement. Ces trappeurs tirent tous avec une dextérité infaillible. Mais l'apparition de ce bachelier entre ces deux sauvagesses, vêtu de peaux et la face aussi tannée, aussi jaune que celle de ses compagnes, m'a poursuivi longtemps. « En arriverai-je là?... » songeais-je, et cette étrange issue de mon aventure de l'Ouest ne me paraissait ni impossible, ni même redoutable, tant je me sentais envahi, enlacé, intoxiqué chaque jour davantage par le charme de cette vie primitive et libre, et je me répondais gaiement : « Pour « quoi pas?... »

« Oui, un charme!... C'est encore aujourd'hui le seul mot — en le prenant dans son ancien ser-

— qui me vienne pour exprimer l'espèce d'ensorcellement que cette existence exerçait sur moi. Elle l'exerce toujours à travers les années. Quand je cherche à démêler les raisons de ce tout-puissant attrait, je trouve d'abord, sentiment bien étrange dans une contrée où les revolvers partaient tout seuls, que jamais je n'ai vécu de jours où j'aie eu moins peur de l'avenir. J'ai connu là une espèce de sérénité, je dirai presque de sécurité incomparable. J'avais la pleine conscience de mon courage et de ma force. Je savais mes *cowboys* aussi fidèles que des mamelouks. Ces désespérés se découvrent, pour la plupart, une fois échappés à leur passé et à la civilisation, des vertus profondes d'honneur personnel. Un *ranch* m'avait-il prévenu par la poste, comme c'est l'habitude, que telle ou telle jument avait été aperçue à deux cents milles de *Fer de Lance*? Je n'avais qu'à faire venir Frank, par exemple, et à le prier — on n'ordonne jamais dans l'Ouest — d'aller me chercher la bête égarée. Il me promettait qu'il la ramènerait et je ne me préoccupais plus de rien. Il partait avec trois chevaux de selle, sa couverture imperméable, son revolver à six coups. J'étais sûr de le voir réparaître, un ou deux mois après, et la jument avec lui. — Il m'avait donné sa parole. — Où avait-il couché pendant ce temps-là? Comment avait-il vécu? Je ne pensais même pas à me poser ces questions. Avec des hommes de cette trempe, j'avais perdu le sentiment de l'impossible. Je l'avais perdu pour moi-même, tant la fougue

de la jeunesse, entretenue par le plein air et par une complète pureté, surabondait dans mon être. Les mœurs étaient violentes jusqu'au tragique dans cette existence, et dures jusqu'à la rudesse. Elles n'étaient pas corrompues et la continence y était la règle. Il arrivait bien que les *cowboys*, leur paye une fois touchée, se rendissent en troupe dans quelque village de frontière, pour y chercher une misérable vendeuse d'eau-de-vie et d'amour. Mais ces orgies étaient rares, et ces maisons de débauche, où ces garçons attendaient leur tour par douzaine dans le salon d'en bas, n'étaient point pour nous tenter. La rencontre d'une femme était si extraordinaire dans la Prairie, que les chevaux faisaient des sauts de deux mètres à la vue d'une jupe, et d'ailleurs l'excessive dépense physique ne permettait guère à l'imagination de s'exalter. La fatigue des muscles abolissait tout le système nerveux. Pour ma part, mon détachement de la vie passionnelle était si total, que je ne pouvais même plus reprendre les romans de Maupassant et les vers de Musset, adorés autrefois. Ces pages me paraissaient décrire des façons de vivre et de souffrir, invraisemblables et inconcevables. Je sentais en revanche grandir chez moi, au cours de mes chevauchées solitaires, une espèce de poésie intérieure, faite d'une communion profonde avec la nature, et intraduisible par des mots. Je m'animalisais avec les bêtes, ou elles s'humanisaient avec moi, comme vous voudrez. Je comprenais maintenant le langage des chevaux,

qui parlent avec les oreilles et les naseaux, des vaches qui parlent avec les yeux, le front, la queue surtout, des chiens qui parlent avec tout le corps et dont la pensée change si vite qu'on a peine à la suivre. J'engageais avec ces êtres, jadis muets pour moi, de véritables dialogues de signes. C'était un dialogue plus sublime et plus intime que j'engageais aussi avec l'Être immense, auteur de toutes choses et de toute créature. Lorsque au lever du soleil, assis en selle et prêt à repartir, je contemplais la Prairie onduleuse à perte de vue, — telle une mer immobilisée par un jour de faible brise, — j'éprouvais une ivresse sacrée, un ravissement extatique de vivre, de me sentir fort, d'avoir à moi cet horizon de lumière et de solitude. Presque involontairement cet appel me jallissait des lèvres : « Notre Père, qui êtes aux cieux... » Je remerciais Dieu pour le don béni de la vie, pour la beauté de son œuvre visible, pour les faveurs de ma destinée, avec un frémissement de toute mon âme, que je n'avais jamais connu auparavant, que je n'ai jamais connu depuis. Après ce que je vous ai raconté tout à l'heure, je serais mal venu de prétendre que de pareilles effusions fussent générales chez les brutaux compagnons parmi lesquels je me trouvais jeté. Pourtant, ils la sentaient à leur manière, cette présence de Dieu, plus voisin, semble-t-il, dans la vierge nature. D'où venait l'espèce de hauteur de cœur qui apparaissait sans cesse chez les meilleurs d'entre eux, leur fidélité dans la promesse, leur

solidité d'amitié, leurs vertus d'endurance et de loyauté, sinon d'une influence analogue à celle que je subissais plus consciemment? En tout cas, c'était ma manière de sentir à moi, et je n'aurais pas donné une idée exacte de ma vie d'alors, si je n'avais pas rapporté ces émotions aussi, à côté des autres.

« Quand vous avez galopé des mois et des mois sur la Prairie, votre libre domaine, un jour vient où passant près d'une source connue, vous remarquez sur le sol un renflement qui n'y était pas la veille. Tout auprès se profile un squelette de chariot. Une charrue, quelques instruments de culture et deux ou trois rosses étiques attachées à un piquet attestent qu'un immigrant est là, avec sa pauvre fortune. Vous poussez votre cheval de ce côté, et à vos vigoureux *hellos*, vous voyez se rabattre une couverture qui cachait un trou creusé dans la terre. Une tête d'homme émerge, et, par derrière, des têtes d'enfants. Au fond se dessine le visage craintif et fatigué de la mère. C'est un *granger*. Il aura passé là, l'automne dernier, à cheval. L'endroit lui aura plu. Il est allé chercher dans l'Est sa famille, sa fortune, et le voici. Ce trou de douze à quinze pieds dans la terre les abritera tous, jusqu'au jour où il aura construit son *log-house*.

— « Hello! Etranger, » dit-il, « d'où venez-vous? »

— « Et vous, mon ami? C'est plutôt vous qui êtes étranger. »

— « Je viens de Nebraska, où il y avait trop de monde pour mon goût. Ici, je serai mieux... »

« Le *cowboy* fait la grimace. Un *granger* ce n'est rien. Mais demain ils seront dix, après-demain cent, dans un an des milliers. Pourtant il descend de cheval et les deux hommes commencent de causer, froidement d'abord, puis amicalement. Le *cowboy* indique à l'autre les meilleures chasses. Tous les deux, accroupis, taillent avec acharnement de petits morceaux de bois. La femme reste cachée au fond du trou.

« Que j'en ai vu se dresser sur la Prairie de ces taupinières humaines! Ces hardis pionniers d'avant-garde n'arrivent jamais d'Europe. Ce sont au contraire des Américains des Etats-Unis ou du Canada, que l'immigration Européenne a chassés vers l'Ouest libre. Demi-cultivateurs et demi-chasseurs, maigres et taciturnes, bronzés comme des Peaux-Rouges, à peine moins sauvages, ce qu'ils fuient, c'est la vie civilisée, c'est la ville et c'est l'industrie. Ils précèdent l'armée des défricheurs et ils ne gênent guère les *ranches* d'élevage. Seulement un jour arrive où d'autres les imitent. Les meilleurs pâturages sont occupés. Partout se dressent des haies où se mutilent les chevaux des *ranches*. Ces gens s'emparent de toutes les sources. Il n'est pas rare de voir au printemps leurs vaches entourées de cinq ou six veaux, — richesse peu surprenante lorsqu'on habite tout près d'un *ranch* de cinq mille bestiaux. Enfin ils ne se gênent guère pour se nourrir de toute façon

aux dépens du puissant voisin. Tant et tant que le *foreman* arrête un jour leur expulsion. Parfois ses *cowboys* recourent aux menaces, parfois au feu. Le plus souvent ils se contentent d'emmener dans la nuit le troupeau du *granger* à cent milles plus loin. Le malheureux se réveille au matin ruiné. Il comprend et il se résout à déguerpir, ou bien il part à la recherche de ses animaux, une recherche qui ne finit jamais. Ces procédés paraîtront peut-être un peu sommaires, mais il ne faut pas oublier que l'Ancien Testament sert de règle à l'Ouest, et les nouveaux venus doivent s'y soumettre. Ensuite, quand il s'agit pour un *ranch* de vie ou de mort, c'est un cas de légitime défense, et les moyens de ce genre sont permis. Du moins, ils me semblaient tels, quand j'étais là-bas. Du jour où le nombre des arrivants augmente par trop, le *ranch* en effet n'a qu'à céder et à se rapprocher des Montagnes Rocheuses. Il a joué son rôle d'avant-garde, et il va le recommencer, aussi loin que possible de tout *granger*, et aussi près que possible des Indiens.

« L'Indien, lui, n'est l'ennemi du *cowboy* qu'aux temps où la hache de guerre est déterrée. Elle faillit l'être, quelques mois après notre arrivée. Le *foreman* d'un des ranches avait semé sur la Prairie des quartiers de viande remplis de strychnine pour empoisonner les coyottes. Deux Sioux en mangèrent et moururent dans d'affreuses convulsions. Par bonheur, le *foreman* était l'ami de

Sitting Bull, le héros du massacre du général Custer et d'un régiment de cavalerie. Ce dernier empêcha sa tribu de se soulever. A *Fer de Lance* nous nous trouvions sur la frontière de la réserve de ces Sioux du Dakota. Ce nous était un voisinage bien utile à l'époque où s'inscrivaient les taxes du comté. Nous faisons passer sur cette réserve les trois quarts de nos troupeaux, et nous pouvions, en tout honneur, ne déclarer qu'un nombre très restreint d'animaux. J'expliquerai, plus tard, comment cette apparente indélicatesse n'était qu'un moyen trop légitime d'échapper au brigandage légal. Les Indiens se prêtaient complaisamment à cette ruse, ayant eux-mêmes beaucoup à souffrir du vol des agents gouvernementaux. Et puis, ce qu'ils redoutent, ce n'est pas le cavalier libre qui vit sur la Prairie, comme ils y vivent. C'est le colon et c'est l'ingénieur. J'ai beaucoup connu moi-même ce Sitting Bull, qui, entre parenthèses, s'étant rendu, avait reçu de l'Etat une maison. Il couchait toujours devant la porte, au dehors. Il n'avait jamais dormi sous un toit. Le jour où le sifflet de la première locomotive résonna dans les échos des Black Hills, je me trouvais avec lui sur une éminence. Il regarda longtemps l'étrange machine, puis il s'accroupit à terre, la tête dans ses mains. Deux heures après, comme je revenais auprès de lui, je le revis dans la même posture.

— « Sitting Bull est vieux, » fut sa seule réponse à mes questions. « Il voudrait être avec ses pères, de l'autre côté de la mort... »

« Il me fut impossible de lui arracher ce soir-là une autre parole. Avait-il deviné que ces deux rails posés à perte de vue sur la Prairie, allaient apporter à sa tribu, dans ce dernier coin reculé de son indépendance, la civilisation et, par suite, la fin certaine? Je le crois. C'était un grand chef, et il ne tarda pas à réaliser son vœu. Il fut tué, lors du soulèvement de 1891, et je lui souhaite toute tranquillité « de l'autre côté de la mort ». Lorsque je pense aux Indiens que j'ai connus là-bas, c'est son rude visage à la mâchoire si longue qui me revient tout d'abord, et celui d'une jeune femme, une Utah, rencontrée avec son mari aux environs de *Salt Lake City*. Ils me demandèrent du tabac et ils dévorèrent mes cigarettes, contenant et contenu. Le guerrier, mécontent d'elle, allait la tuer dans quelque endroit écarté. De fait, elle ne reparut jamais. Quoique je ne soupçonnasse pas alors le dessein de l'Ute, je me suis toujours reproché de n'avoir pas continué mes explorations en leur compagnie, de gré ou de force. L'idée m'en avait traversé la tête, par une sorte de pressentiment. J'aurais sans doute sauvé la vie à cette enfant. Sa pauvre figure, aux grands yeux doux, résignés d'avance, m'a poursuivi des années.

.....

« De telles rencontres sont rares, je l'ai déjà dit, et fort heureusement, car si les rivalités du sexe exaspéraient encore la férocité des querelles de jeu ou de boisson qui jonchent les *saloons* de ca-

davres, toute la Prairie serait bientôt dépeuplée. Une tentation n'est pas rare, en revanche : celle des mines d'or ou d'argent découvertes tout d'un coup dans votre voisinage. Vous apprenez la nouvelle par un passant. Vous n'y croyez pas. Elle se confirme. Vous vous souvenez d'avoir causé avec l'homme à qui est échue cette aubaine. Il cherchait sa mine depuis des années. Vous vous êtes moqué de lui comme les autres, et le voilà millionnaire. Des exemples analogues s'offrent à votre pensée et vous vous dites : « Pourquoi n'essaierais-je pas « aussi?... Qui sait?... J'aurai peut-être la même « chance?... » C'est la première attaque de la fièvre de l'or. Cependant le travail du *ranch* vous rappelle à la réalité. Vous avez des chevaux et des bœufs à vendre. Il vous faut galoper des milles et des milles. L'accès s'en va. Quelques semaines plus tard vos *cowboys* causent autour du feu. Vous les écoutez. Ils s'entretiennent d'un autre mineur qui a découvert un autre filon. Vous êtes repris du même insensé désir d'aller, vous aussi, chercher cet or qui vous environne, qui se cache ici et là, tout autour de vous, sous vos pieds peut-être. Après quelques accès, la fièvre est la plus forte. Vous prenez un matin votre revolver, du lard, de la farine, et vous partez à travers les rochers, les yeux à terre, l'esprit, le cœur, la volonté à terre, dominé, traîné, hypnotisé par ce mot magique, et que vous vous répétez à vous-même sur les mauvais chemins, sous le soleil brûlant ou sous la neige : « de l'or, de l'or, de l'or!... » C'est une

contagion de folie à laquelle bien peu échappent. J'en fus empoisonné comme les autres. Cet équipement du chercheur d'or, je l'ai pris à mon tour, et je suis allé. Un de mes *cowboys* venait de découvrir une mine d'argent et de la vendre dix mille dollars. C'est au lendemain de cette vente que je succombai. Je me vois encore m'engageant dans les défilés de la montagne, et fouillant, fouillant indéfiniment les pierres du regard, des mains, de la pointe d'un pic. Les milles succédaient aux milles et les rochers aux rochers. Tout avait disparu devant le mirage de l'or : la fatigue et l'appétit, le sentiment de mes devoirs envers mon *ranch* laissé derrière moi, et ma dignité d'homme. Demain, je trouverai ! Demain, encore demain !... Pendant six jours, j'allai de la sorte. J'étais en proie. Au matin du septième jour, comme je faisais ma prière, négligée durant cette infernale semaine de possession, Dieu me fit la grâce de m'ouvrir les yeux sur mon égarement. Si je parle avec cette solennité, c'est à dessein. J'ai connu, je connais encore de bien belles intelligences, de bien grandes énergies qui s'usent lamentablement au fond des déserts, à la poursuite de cet or, sans qu'aucune déception, aucun raisonnement, aucune épreuve les guérissent de leur hypnotisme.

« Hopkins, un de ceux-là, me racontait les semaines qu'il avait passées, vivant de lard froid entre des fissures de rochers. La moindre fumée eût donné l'éveil aux Indiens qui battaient la

Prairie en tout sens, à la recherche de son scalp. Il n'en avait pas moins continué, avant, pendant et après, sa chasse chimérique. Lorsque je l'ai connu, il ouvrait une mine nouvelle. Son puits descendait déjà à trente pieds : « Quelle mine riche ! Il y a des millions là-dessous, des millions comme ceux de Mackay dans la Bonanza... » Il me manque des capitaux pour développer le « filon. J'ai écrit à Chicago, ils vont venir... » Pauvre vieux Hopkins ! Il les voyait, ses millions. Il les touchait. Il les comptait. Il allait être riche, riche. Il aurait des machines géantes qui broieraient le métal, jour et nuit. Quel ravissement sur cette maigre et hâve figure, qui semblait avoir pris les tons de l'or à force d'y rêver, tout usée et creusée par les privations et la souffrance, et sous le front chauve brûlaient deux yeux de flamme, des yeux de croyant et de visionnaire. Le vent de l'Ouest soufflait fort au travers de la misérable masure, dont le toit disjoint abritait ses rêveries. Et moi, qui avais connu un moment cette même fièvre, j'ai eu pitié de sa folie, et je suis parti doucement pour ne pas le rappeler à la réalité.

« Si les mineurs ne découvrent pas souvent des mines pareilles à celle de la Bonanza, ils ramassent du moins dans leurs *placers* un peu de poudre d'or, et s'ils mettaient de côté leurs bénéfices, à la manière des paysans Français, ils vieilliraient dans l'aisance. Mais l'Ouest n'est pas le pays des caisses d'épargne et des petits rentiers.

C'est celui des aventuriers, des joueurs, du tout ou rien. Les chercheurs d'or n'ont pas plus tôt quelques centaines de dollars, les *cowboys* ont à peine reçu leur paye, que les uns et les autres vont dépenser cet argent dans la ville du voisinage, à cinquante, à deux cents milles. Pour nous, une fois l'an, nous nous rendions à Deadwood, et nous nous offrions le luxe de la loge unique du *Gaiety Theatre*. On y était peu confortablement, attendu que les spectateurs de l'orchestre applaudissaient les beaux passages, en fusillant à coups de revolver les peintures étranges du plafond. Or, j'étais payé pour savoir avec quelle facilité une balle s'égarait de son but. Cette loge exerçait un attrait prestigieux sur les horribles danseuses importées de Chicago, qui nous assassinaient d'œil-lades, tout en exécutant leurs ronds de jambes. Quand nous leur avons lancé sur la scène un nombre respectable de dollars, elles montaient pour nous embrasser, selon la coutume, et surtout demander une bouteille d'un soi-disant champagne qui coûtait trente francs. — Il valait bien trente sous! — Souvent un *cowboy* facétieux les enlevait au lasso dans leur passage de la scène à notre loge, et c'était parmi le public une explosion nouvelle d'applaudissements, accompagnée d'une nouvelle fusillade, dans une atmosphère si chargée d'alcool qu'il semblait que les allumettes, en mettant le feu aux cigares et aux pipes des habitués, dussent du même coup faire flamber cette salle, comme un énorme bol de punch.

« C'est entre des plaisirs de cet ordre et leur travail de forçats à la chaîne, qu'oscille toute la vie des mineurs, de ceux au moins qui sont de bonne foi dans leur illuminisme. D'autres, plus intelligents et plus rusés, arrivent à la très grande fortune par des procédés de filouterie dont l'ingéniosité exigerait des volumes. Je me contenterai de raconter l'aventure d'un certain Parker qui, en 1885, vendit une mine deux cent mille dollars comptant, à Frissel et C<sup>o</sup>, de grands banquiers d'une des grandes villes de l'Ouest. Parker avait fusillé son *placerclaim* sur une longueur de deux milles avec de la poudre d'or. Il avait enfoui dans ces sables plus de dix mille dollars. Jamais capital ne rapporta pareils intérêts. Sur le rapport de deux savants, hommes graves, arrivés tout exprès de Boston, la mine ainsi « salée » fut reconnue pour être d'une incalculable richesse. Frissel et C<sup>o</sup> s'estimèrent heureux d'acquérir ce trésor contre le chèque d'un million de francs que Parker demandait. Les savants retournèrent à Boston, grassement payés. Parker récompensa non moins généreusement les notables dont le témoignage avait confirmé l'existence du placer. Les plus honnêtes s'étaient contentés de se taire. — « Qu'il se défende!... » Voilà le mot que chacun dit dans la Prairie, à deux pas du malheureux qu'on détrouse. Comme Frissel et C<sup>o</sup> ne se sont jamais plaints, il est probable qu'ils n'attendent qu'une occasion pour revendre le ruisseau, fusillé d'or, le double ou le triple de ce qu'ils l'ont payé,



à une société qui répandra elle-même les actions à grand renfort de réclame parmi les gogos Européens. Le tout finira par une faillite où les faibles pâtiront. C'est la loi de la vie, telle que la conçoivent les Américains. Quant à Parker, cet admirable *bluff* lui a donné plus de prestige encore que de fortune. Il est maintenant un des citoyens les plus influents d'Omaha : — « *So smart a man!*... » — en passe de devenir sénateur. Il possède dans une ville nouvelle quatre blocks entiers de maisons, et il a sans doute oublié sa propre fourberie, comme aussi ce damné Français, Sheffield, qui lui envoya un jour une balle de son colt 44 dans la cuisse, comme il vomissait en public contre les femmes de France toutes les turpitudes qu'il prétendait avoir apprises à Paris. J'avais visé bas exprès, ne voulant pas tuer mon homme, qui, lui, m'envoya sa balle au ras de l'oreille.

« Trois mois plus tard, ce coup de pistolet faillit me coûter cher. Parker, qui m'avait perdu de vue après notre altercation, me rencontra un jour dans les rues de Custer City. Il me fit arrêter immédiatement sous l'inculpation de coups et blessures. L'affaire alla d'abord devant le juge de paix, un certain Richardson, qui se trouvait être mon épicier. Je lui devais plus de deux cents dollars. En outre, j'avais appuyé son élection. Je fus honorablement acquitté par une ordonnance ainsi libellée : « Attendu que les sentiments du défendeur ont reçu une blessure plus cruelle que la

« jambe du demandeur... » Dans d'autres conditions, j'aurais dû verser entre les mains de ce même juge une forte somme qu'il eût partagée avec Parker, et cette hypothèse m'amène à parler de ce qui domine toutes les affaires et entrave tous les succès dans cet Ouest naturellement si libre et si riche : l'implacable, l'acharné combat contre l'argent de l'étranger, et en particulier sous deux formes que nos préjugés Français nous font considérer comme des protections, les taxes et la justice.

« L'élevage des bestiaux et celui des chevaux rapportaient de mon temps trente pour cent net sur la Prairie. De bons pâturages, aussi déserts qu'il est possible, où nouveaux patriarches, nous laissons croître et se multiplier d'innombrables troupeaux, — des *cowboys* résolus, qui n'hésitaient jamais à brancher haut et court un voleur d'animaux, ou à repousser par la force les *grangers* et les Indiens, — voilà qui nous aurait assuré soixante pour cent de nos capitaux s'il n'avait fallu compter avec ces deux sangsues. L'impôt sur le capital fait le principal revenu des Etats. Les déclarations tendent naturellement à le réduire, et il serait difficile de compter le nombre de faux serments donnés chaque année au printemps dans les Territoires de l'Ouest. Une commission spéciale siège ensuite, qui rectifie à son gré les trois quarts de ces déclarations. Ses arrêts se fondent sur les dénonciations anonymes qui abondent, là comme